

Germaine Pillon – 71 ans – Tenancière sévère

Les affaires marchent plutôt bien en ce moment... Mais ça ne durera peut-être pas toujours...

D'autant que ça n'a pas toujours été le cas. Fille unique d'un notaire normand, j'héritai d'une demeure familiale en 1922 sur les falaises d'Étretat. J'étais veuve à l'époque, et mes trois enfants étaient déjà grands. Seul **Bernard, mon petit dernier**, un pauvre enfant frappé de mutisme, restait avec moi. Ne sachant que faire de la bicoque, nous nous y installâmes et la convertîmes en pension de famille. Les affaires marchaient difficilement, nous vivions très pauvrement, Bernard et moi, arrivant à peine à mettre quelques sous de côté pour parer aux coups durs. Les clients n'étaient pas nombreux dans ce coin pourtant merveilleux de la Normandie. Heureusement, en 1924, un premier client vint s'installer de façon permanente : **Édouard Lefevre**, un jeune comptable qui travaillait au **cabinet notarial Berthon & fils** et qui venait de perdre ses derniers parents. Sans cette rentrée d'argent mensuelle, je ne sais comment mon pauvre Bernard et moi aurions pu vivre. Dieu sait ce que nous serions devenus ! Il ne le sait pas, mais Édouard fut en quelque sorte notre sauveur.

D'autres pensionnaires, sans doute attirés par la bonne réputation dont jouissait notre établissement à Étretat, sont venus s'installer depuis. Mais n'allez pas croire que nous roulons sur l'or et que c'est le grand luxe ! Nous vivons mon fils et moi constamment sur le fil du rasoir. Le moindre imprévu ou départ d'un client permanent pourrait remettre en cause l'existence de la pension. Pour éviter cela, nous devons être prévoyants et économes. À **180 francs** le loyer mensuel en pension complète on ne peut pas faire de folies, même si c'est complet ! Et croyez-moi, j'y veille ! Chaque pièce de monnaie doit être utilisée à bon escient. Hors de question que l'on gaspille le moindre sou à la **Pension Saint-Sauveur** !

Pourtant, je dois avouer que ces derniers temps, nous avons de quoi voir venir pour un petit moment et nous devrions passer l'année 1933 sans encombres, si Dieu le veut. Une rentrée d'argent régulière et nouvelle nous permet de voir un peu plus loin que le mois prochain. Ce fut pour le moins inattendu mais il faut croire qu'il y a une justice. Après avoir tant travaillé, n'est-il pas normal d'avoir un petit coup de pouce du destin ?

Tout a commencé par un événement tragique, au début de l'an 1932. Cette nuit-là, mes pensionnaires et moi découvrîmes **Léopold Bazin, le mari de notre blanchisseuse Louise**, gisant sur le lit de la **chambre 3**, deux aiguilles à tricoter plantées dans la poitrine. La malheureuse sanglotait à ses côtés. Elle l'avait tué pour se défendre des coups qu'il lui portait. La veille, elle s'était réfugiée chez nous, n'en pouvant plus après une dispute très violente avec Léopold. Il avait deviné qu'elle était venue à la pension et était venu frapper comme un fou à la porte plus tard dans la nuit. Je lui avais refusé l'entrée, soutenue par mes pensionnaires, tous réveillés par cette brute. Mais Louise était descendue et avait insisté pour que nous lui ouvriions. Les époux s'étaient enfermés pour s'expliquer dans la chambre que j'avais louée à Louise. Il y avait eu encore des coups et des pleurs. Puis un grand cri et le silence. Et quand j'ouvris la porte avec mon trousseau de clefs, nous trouvâmes Léopold mort, deux aiguilles à tricoter plantées dans le torse et Louise en larmes.

Tous à la pension, mes clients permanents et moi, nous connaissions Louise et nous l'aimions bien, si bien que nous décidâmes de couvrir son meurtre. La malheureuse avait tant souffert à cause de son mari qu'elle méritait bien un peu de bonheur. Bernard fit disparaître le corps et nous prêtâmes serment de ne rien dire du passage de Léopold à la pension. Louise rentra chez elle comme si de rien n'était et déclara la disparition de son mari aux gendarmes. Ils enquêtèrent et finirent par trouver le vélo-pède du malheureux au pied d'une falaise, loin de la pension, là où Bernard l'avait discrètement déposé... Ils conclurent à un accident. Encore aujourd'hui, lorsque **le sergent Boitard** s'arrête pour boire un petit canon à la pension, il plaint la pauvre Louise qui a perdu son mari dans un accident tellement triste et idiot.

Plus tard, Louise vendit sa maison, épongea les dettes de son mari et prit la **chambre 10** de la pension. Encore aujourd'hui, elle s'occupe du linge des pensionnaires et de toute la lingerie de la pension. La malheureuse est plutôt effondrée depuis cette histoire et ne demande même pas d'argent pour ses services. Je serais pourtant disposée à réduire un peu son loyer, étant donné qu'elle travaille pour la pension.

Mais le véritable artisan de mes maigres économies, c'est **André Pinson**. Il habitait chez moi depuis quelques mois lorsque Louise tua Léopold. Au même titre que les autres pensionnaires, il a prêté serment de ne rien dire du meurtre. Mais il s'avère que monsieur Pinson est en vérité un truand. Un truand à la Pension Saint-Sauveur ! Il avait bien caché son jeu, l'animal ! Il était venu dans mon établissement pour se faire oublier, démontrant au passage la tranquillité de la maison Pillon. Un mois après la mort de Léopold, il est venu tuer un individu dans ma pension, faisant ainsi tomber son masque. Entre temps, il était rentré à Paris et avait repris du service. Pour commettre son forfait, il avait choisi un jour de semaine où seuls les pensionnaires permanents étaient là, ceux-là mêmes qui étaient là le jour de la mort de Léopold. Ce jour-là, il arriva accompagné d'un homme d'une quarantaine d'année, sa future victime. Sans doute un truand aussi, mais je n'ai pas pour habitude de demander le pedigree de chacun de mes clients... Du moment que leur comportement est irréprochable et qu'ils paient à temps !

Ce soir-là, nous entendîmes un grand cri ! Comme un râle d'animal blessé... Cela venait de la **chambre 4**, celle de monsieur Pinson. Nous nous retrouvâmes tous devant sa porte comme le mois précédent devant celle de Louise et je demandai si tout allait bien. La porte s'ouvrit. Monsieur Pinson nettoyait nonchalamment un rasoir ensanglanté. Derrière lui, on pouvait voir le cadavre de sa victime. Du sang plein le sol et sur le lit. Au prix où cela coûtait ! J'étais prête à demander des explications mais monsieur Pinson me devança. Ses premières paroles me rassurèrent. Il s'excusait du dérangement et se déclarait prêt à payer les dégâts. Je demandai combien il comptait me donner. Alors qu'il nous proposait un marché intéressant, je sentais mes pensionnaires stupéfaits : grâce à ses connaissances, il pouvait trouver des candidats au meurtre, des gens qui rêvent de se débarrasser de leur meilleur ennemi, discrètement et sans risques. Son idée était de les amener à la pension, de les y tuer et de partager les bénéfices. En gage de confiance, il nous proposa de nous offrir une partie du contrat qu'il venait de réaliser ! Il ouvrit une mallette bourrée de billets, **50 000 francs** d'après lui. Quelle somme ! Mes pensionnaires et moi passâmes la nuit à discuter du marché. Pour ma part, je dois avouer que tout cet argent me tentait, c'était une possibilité inespérée de pérenniser mon affaire et je ne devais pas laisser passer une telle occasion. Et puis déjà deux meurtres avaient eu lieu à la pension, alors... Louise ne prit pas part au débat, nous disant qu'elle ferait comme nous déciderions. **Édouard Lefebvre** notre comptable et **Albert Duchemin** notre écrivain avaient l'air tenté également, sans doute pour l'argent. **Margaret Owen** avait besoin de quelque chose d'excitant pour tromper l'ennui de son veuvage. Seul **Firmin Taupier**, notre artiste, y trouva à redire, mais nous le convainquîmes finalement.

Nous acceptâmes donc le marché d'André Pinson, ce que nous appelons maintenant la petite affaire.

Plusieurs meurtres eurent lieu à la pension et nous touchâmes toujours notre part du marché. Comme tout cela se déroule sous mon toit, j'ai exigé d'avoir une part plus importante que les autres. Je touche en effet **25 000 francs** par meurtre, soit la moitié de ce que nous offre André. Ceci couvre ma part et celle de Bernard, ainsi que l'immense risque que nous prenons en accueillant la petite affaire sous notre toit.

À chaque fois, l'un d'entre nous doit participer à l'exécution. Les autres doivent rester les plus discrets possible et finalement, nous ne savons pas grand-chose des victimes ni des meurtriers. Monsieur Pinson a insisté pour que nous en sachions le moins possible, pour que l'affaire soit la plus sûre possible. Il n'occupe plus qu'épisodiquement sa chambre 4. Quelques jours avant une petite affaire, il passe afin d'organiser tout et de se mettre d'accord avec son complice. Comme cela me dérange de ne pas savoir tout ce qui se passe sous mon toit, j'ai réussi à ce que Bernard participe à tous les meurtres. Comme il est muet, monsieur Pinson l'a accepté. S'il savait que Bernard me raconte comme il peut tout ce qui se passe...

La petite affaire...

📅 **Mai 1932.** Lors de la réunion préparatoire, monsieur Duchemin se proposa spontanément pour aider André. Quelques jours plus tard, il fut donc le premier à participer à la petite affaire avec mon fils. Après coup, Bernard me mima le meurtre : monsieur Duchemin avait tué sa victime à la hache ! Et en commençant par rater son coup. Monsieur Pinson et Bernard durent maîtriser la victime pour que monsieur Duchemin puisse l'achever. J'ai en effet entendu des cris dans la nuit. Il semble que Duchemin se soit acharné sur sa victime en frappant de nombreuses fois. Étonnant de la part de ce bel homme si propre et si tranquille. Le lendemain, il y

avait du sang partout et Louise et moi avons dû tout nettoyer, moi la chambre, et elle les draps. Quant à la victime, il s'agissait d'un rital gominé, arrivé la veille à la pension avec Pinson et ayant signé le registre – une page que je brûle ensuite est réservée à chaque petite affaire – du nom de **Marcello Severino**.

📅 **Juin 1932.** Monsieur Pinson m'imposa d'accueillir à la pension **Constance Lisieux**, une ancienne prostituée qui servira de rabatteuse pour les futurs clients. Je refusai d'abord d'accueillir sous mon toit une femme de mauvaise vie, mais monsieur Pinson rétorqua que sans elle, il n'y aurait plus de petite affaire. Devant sa menace, je dus reculer. L'avenir de ma maison était plus important que le reste. Mais je surveille cette Constance comme le lait sur le feu : je ne veux pas que ses mœurs légères ternissent la réputation de la pension.

📅 **Fin juillet 1932.** Monsieur Duchemin se proposa encore, mais j'insistai pour m'en occuper moi-même, pour éviter tout le désordre de la fois précédente. Monsieur Pinson accepta mon aide et ma façon. Parmi toutes les plantes que je cultive dans mon potager pour mes tisanes, se trouve une petite ciguë tout à fait mortelle. Jusqu'ici, je ne m'en servais que pour la vermine qui trouve toujours le chemin de la cave, mais là, j'avais l'occasion de la tester sur un plus gros animal. Le jour de l'affaire, mademoiselle Lisieux nous ramena un homme de la haute, un certain **Hector de Mondeville**, visiblement très riche. Peu de temps avant l'action, monsieur Pinson me fit mander dans sa chambre. Il souhaitait trinquer avec moi pour la réussite de la soirée. Il me dit qu'il avait fait de même avec monsieur Duchemin lors de la précédente petite affaire. Je n'aime pas trop que l'alcool circule à l'étage mais après tout pourquoi pas. Ça n'avait pas porté malheur à notre précédente affaire. Plus tard dans la soirée, Constance réclama : « Une verveine menthe pour moi, un tilleul miel pour monsieur, avec une pointe de calva. » C'était parfait. Je servis tout simplement une bonne petite tisane à ce monsieur de Mondeville et il mourut rapidement dans la chambre 3 désormais réservée à la petite affaire. Un meurtre parfait. Je n'ai pas volé ma part du marché...

📅 **19 septembre 1932.** Une histoire de famille mit en danger la petite affaire. **Lucien mon fils aîné et sa femme Marie** moururent tous deux de la grippe espagnole, laissant derrière eux **leur fille Émilie** qui n'avait d'autre famille que moi. Je me devais de la recueillir. Pour qu'elle ignore tout de la petite affaire – officiellement pour qu'elle garde sa tranquillité loin des pensionnaires – Bernard lui aménagea une cabane dans le jardin. J'eus toutes les peines du monde à convaincre monsieur Pinson de continuer la petite affaire, mais j'y parvins finalement, en disant qu'il n'aurait d'autre choix que d'arrêter s'il n'acceptait pas Émilie. Le même chantage en somme que celui qu'il m'avait fait pour mademoiselle Lisieux. Nous étions quittes.

📅 **Novembre 1932.** L'arrivée d'Émilie dut retarder quelque peu les plans de monsieur Pinson qui tarda à nous amener une nouvelle victime. Cette fois, madame Owen se proposa de tuer la victime, avec un revolver – si j'avais su qu'elle gardait une arme sous mon toit ! Pour la première fois, la victime était une femme. **Thérèse Berranson** était jeune, belle et modeste et elle arriva à la pension avec un grand sourire, et le ventre rond d'une femme enceinte. La nuit, trois coups de feu retentirent dans la pension. Le lendemain, Bernard me mimait comment Margaret avait vraisemblablement beaucoup parlé à la victime avant de lui tirer trois balles dans le corps, que monsieur Pinson et Bernard avaient récupéré dans une couverture. Un meurtre presque aussi propre que le mien.

📅 **Février 1933.** Encore une victime rabattue par mademoiselle Lisieux. Cette fois, il y eut une innovation : le commanditaire était présent. Nous le croisâmes le lendemain du meurtre, un homme élégant avec un fort accent russe. Pour qu'il puisse discrètement observer le meurtre, Bernard donna de la chignole et perça un œilleton entre les chambres 2 et 3. La victime, rabattue par Constance la veille, était russe également, un certain **Ivan Berkowitz** d'après le registre. Il ne restait alors que deux pensionnaires à ne pas avoir participé : Édouard Lefèvre et Firmin Taupier. Aucun n'avait très envie d'exécuter. À la réunion préparatoire, monsieur Pinson demanda à monsieur Taupier de mettre la main à la pâte. Il refusa, souhaitant « passer son tour ». Ils se disputèrent, mais finalement monsieur Lefèvre se proposa. Il demanda son revolver à madame Owen qui le lui refusa. Finalement, il a utilisé le fusil de chasse de la pension, d'après ce que m'a mimé Bernard.

📅 **Précisions sur le déroulement d'une affaire.** Monsieur Pinson fait généralement une visite préparatoire pendant laquelle nous décidons de qui sera l'exécutant. Les victimes arrivent par divers moyens : seul, avec Constance, avec monsieur Pinson, ça dépend. Ils s'installent dans la chambre 3. Le soir de l'affaire, je ferme la

pension à clef à 21h, un peu plus tôt que d'habitude. Monsieur Pinson entre à la pension après ce couvre-feu. Il arrive généralement à la gare de Fécamp et Bernard va le chercher en automobile. Monsieur Pinson invite l'exécutant à boire un verre dans sa chambre, la numéro 4, pour régler les derniers détails. Les autres pensionnaires doivent impérativement rester dans leur chambre toute la nuit. Bernard assiste toujours monsieur Pinson et l'exécutant, et c'est lui qui se débarrasse des corps. Le lendemain matin, avant l'aube, madame Bazin et moi préparons un petit déjeuner spécial. Sept couverts sont mis, six d'entre eux pour les habitués de la pension (Albert, Constance, Édouard, Firmin, Louise et Margaret) le septième pour monsieur Pinson. Bernard et moi restons debout. Émilie n'est bien entendu pas là. Monsieur Pinson ouvre une mallette. Monsieur Lefèvre vérifie qu'elle contient bien 50 000 francs et partage l'argent (25 000 pour nous, 5 000 pour les permanents, rien pour Constance que monsieur Pinson doit payer séparément pour le rabattage.) Chacun remonte se coucher pendant que madame Bazin et moi rangeons le petit déjeuner. Je brûle également la page du registre qui porte le nom de la victime. Quand Émilie entre à la pension, tout ressemble à un matin ordinaire...

La soirée

Nous sommes le 7 avril 1933. Ce soir, un septième meurtre aura lieu dans la pension. C'est nécessairement monsieur Taupier qui devra porter main forte à monsieur Pinson. Lors de la réunion préparatoire, il n'a pas pipé mot.

Hier, la victime est arrivée avec Constance. Il s'agit encore d'un monsieur élégant, un certain **Henri de Lagrange**, d'après le registre. Constance s'est inscrite sous le nom de **Suzanne Boivin**. Ils ont passé la matinée dans la chambre 3. Je leur ai porté un petit déjeuner au lit. L'image des parfaits tourtereaux... Aujourd'hui, ils se sont promenés sur les falaises. Ce soir, monsieur Taupier devra faire son office.

Monsieur Pinson m'a indiqué lors de la réunion préparatoire que Bernard devait prendre la voiture de la pension et aller le chercher avec le commanditaire à Fécamp au train de 21h. Ils seront de retour vers 22h. Vers 21h00, je ferme comme d'habitude la porte de la pension et accroche le panneau « complet » au cas où. Je remarque que le double que je laisse dans l'entrée au cas où un pensionnaire veuille ressortir manque au tableau. Monsieur Taupier ou mademoiselle Lisieux l'ont sûrement prise pour la petite affaire de ce soir. Avec madame Bazin, nous dressons ensuite la table où nous partagerons l'argent à l'aube demain matin (les six bols et ronds de serviette de mes pensionnaires réguliers et un bol supplémentaire pour notre bienfaiteur). Suivant les instructions de Pinson, je laisse aussi un repas froid dans la chambre 4 pour lui et un dans la chambre 2 (que je laisse ouverte) pour le confort du commanditaire. Puis je gagne ma chambre. Vers 22h, j'entends la voiture arriver. Bernard ouvre avec sa clef. J'entends qu'on monte à l'étage. Bernard passe me voir. Il me mime. Il semble que le commanditaire soit une femme ! Il me quitte rapidement. Monsieur Pinson a besoin de lui. Bien ! Tout cela me semble en bonne voie. Fatiguée, je me couche...

Je rêve des liasses de billets que je récupérerai au matin quand je suis réveillée au milieu de la nuit par mon fils Bernard qui tambourine à ma porte. Il a l'air inquiet. Quelque chose ne va pas. Je le suis dans l'entrée de la pension, après avoir fermé la porte de ma chambre à clef...

Ce que je pense de...

🔗 **Bernard¹ (Pillon)** : « Mon fils muet. Un enfant dans un corps d'adulte que je dois toujours avoir à l'œil. Le pauvre n'est pas très intelligent, n'a pas beaucoup de mémoire, mais il est en revanche extrêmement dégourdi, débrouillard et bricoleur. J'y suis très attachée. S'il lui arrivait malheur, je deviendrais folle ! »

🔗 **Émilie (Pillon)** : « Ma petite fille, que j'ai recueillie malgré le surcoût que cela engendrait. C'est une gentille fille. Mais elle a les défauts de la jeunesse : bavarde, tête en l'air, curieuse... Je dois constamment la surveiller et la reprendre. Heureusement, elle est travailleuse. Je ne le lui dis pas car cela ne pourrait que l'encourager à ne rien faire. Elle reprendra la pension à ma mort mais elle n'est pas prête. Je me dois de parfaire

¹ La dénomination que j'utilise habituellement, suivie, entre parenthèses, du reste du nom complet. Mis à part Bernard et Émilie, je les vouvoie tous.

son éducation et d'éviter que des mauvais garçons lui tournent autour... Elle s'entend bien avec messieurs Duchemin et Taupier, mais je suis sûre qu'ils n'ont pas de mauvaises pensées. Enfin, elle est gentille avec Bernard et essaye de lui apprendre à lire et à écrire. Je doute qu'elle y parvienne. »

🔗 **Madame Bazin (Louise, Madeleine de son vrai prénom, mais tout le monde l'appelle Louise) :** « La blanchisseuse de la pension à qui nous devons la petite affaire. C'est une bonne travailleuse qui ne se plaint jamais. Elle n'avait vraiment pas un bon mari et la Providence l'en a débarrassé. »

🔗 **Monsieur Pinson (André) :** « Derrière son côté dur à cuire, je dois dire que notre truand a une certaine classe. Et puis c'est un vrai professionnel. Pas une anicroche depuis le début de nos petites affaires... »

🔗 **Monsieur Duchemin (Albert) :** « Un écrivain raté. Il s'est installé à la pension en septembre 1931. Il aurait tenté sa chance à Paris auparavant sans succès. Mais l'air de la Normandie ne lui a pas été plus favorable. Il reçoit encore régulièrement des lettres de refus des maisons d'éditions. Je n'ai jamais lu la moindre ligne de son travail mais je dois dire que je n'ai pas que cela à faire... »

🔗 **Madame Owen (Margaret, mais pour moi, c'est Marguerite) :** « Une Anglaise. Elle est arrivée en avril 1928. Elle attendait son mari Rupert. Un inventeur qui avait voulu traverser la Manche sur une machine volante révolutionnaire. Il n'est jamais arrivé et a sans doute disparu en mer. Malgré ce malheur, madame Owen est une femme de haute tenue qui ne s'est jamais plainte. Une cliente de qualité. »

🔗 **Monsieur Lefèvre (Édouard) :** « Mon premier pensionnaire permanent, arrivé depuis plus de 9 ans. Il n'a jamais eu le moindre retard de paiement. Un vieux garçon bien éduqué. La seule chose qui me chagrine est qu'il semble s'être lié d'amitié avec cette garce de Constance. Mauvais pour lui. Je trouverais plus convenable qu'il s'intéresse à madame Owen. Mais que voulez-vous que j'y fasse, je ne suis pas sa mère. »

🔗 **Monsieur Taupier (Firmin) :** « Un artiste peintre. Il s'est installé à la pension au printemps 1930. Il venait peindre les falaises et la mer et puis il est resté. Lui, il fut longtemps difficile de lui faire payer son loyer. Toujours en retard ! Et des excuses farfelues ! Je l'ai souvent menacé de l'expulser mais il finissait toujours par payer, essayant toujours de s'y soustraire. Une fois, il a même payé en tableaux ! Il m'a surpris en train de dire que j'embellirais bien les chambres de la pension et en a profité pour m'embobiner. Mais bon, ce temps est révolu. Depuis la petite affaire, monsieur Taupier est meilleur payeur. »

🔗 **Mademoiselle Lisieux (Constance) :** « Une fille de joie sur le retour que monsieur Pinson nous a imposée. Une fille vulgaire et prétentieuse. Je ne rate jamais une occasion de lui rabattre son caquet. D'ailleurs, il y a deux jours, elle a reçu pour la première fois du courrier à la pension. Le cachet venait de Paris. Quelqu'un là-bas sait donc que cette catin habite ici. Ça pourrait être dangereux pour la petite affaire. Je suis sûre que ça ne plairait pas à monsieur Pinson... »

🔗 **Monsieur de Lagrange (Henri) :** « La victime de ce soir. Un bourgeois. Hier, on l'a entendu prendre du bon temps avec cette traînée de Constance. Profite mon bourgeois, profite... »

🔗 **Le commanditaire :** « Je ne l'ai pas vu mais il semble que cela soit une femme. »

Ce que je suis...

🔗 **Avare.** Je suis riche mais n'en ai pas conscience. Grâce à la petite affaire, j'ai gagné plus de 125 000 francs (ce qui est colossal pour l'époque) !

🔗 **Autoritaire.** Je ne tolère pas que quelqu'un soit grossier ou impoli dans ma pension. Je surveille les paroles de chacun et les reprendrai sans hésiter. Je suis la seule maîtresse à bord et il faut savoir être intransigente. Je ne tolère en particulier aucun écart de la part de ma petite fille dont je dois faire l'éducation.

🔗 **Accueillante.** J'aime à offrir des tisanes ou des verres d'alcool à mes clients et aux personnes de passage.

Ce que je veux...

🔗 **Protéger ma famille,** c'est-à-dire Bernard et Émilie, à tout prix.

🔗 Gagner de l'argent, le plus possible, et le cacher pour assurer notre avenir. La petite affaire est le meilleur moyen que j'ai trouvé pour ça !

🔗 Signaler à monsieur Pinson que mademoiselle Lisieux reçoit maintenant du courrier.

Ce que je porte...

J'étais couchée et je suis donc, au début de la soirée, en chemise de nuit (longue et à manches longues bien sûr), robe de chambre et pantoufles. Pourquoi pas un bonnet de nuit ? Joueuse, si tu le souhaites, tu peux amener une deuxième tenue pour te changer pendant la soirée, (robe, châle, souliers) mais ce n'est pas obligatoire. Germaine est âgée et tu n'hésiteras pas à te vieillir : cheveux blancs, voix chevrotante,...

Où se trouvent...

🔗 Mon trousseau de clef est sur moi (clefs de ma chambre, de la porte d'entrée et passe-partout pour les chambres des pensionnaires.)

🔗 Mon magot est caché sous mon matelas, dans ma chambre, au second étage.

🔗 Un botaniste pourrait reconnaître ma ciguë, dans le jardin, dans ma cuisine ou dans la cave.

🔗 Le registre 1933 est sur la table de l'entrée, celui de 1932 dans un tiroir, les précédents dans une armoire dans ma chambre, avec mes livres de compte.

🔗 J'ai posé la lettre de Constance sur la table de sa chambre, la numéro 12.

Ce que je sais faire...

🔗 **Me bagarrer (0) ?** Voyons, à mon âge... Mais mon Bernard est là pour défendre la pension...

🔗 **Le service.** Quelques alcools, ainsi que des boissons rafraîchissantes sont disponibles dans mon salon. Je veille à ce que les pensionnaires ne manquent de rien. Si c'était le cas, j'ai des réserves dans la cave – on y descend par un escalier dans l'entrée – et je dois signaler à l'organisateur – il gère les réserves – que je souhaite faire le plein.

🔗 **Des tisanes.** Germaine est une experte des remèdes de grand-mère. Joueuse, tu devras venir avec ta collection de tisanes et ta théière, l'eau bouillante étant fournie par l'organisateur. Les grands classiques bien sûr, mais également quelques préparations particulières : un remontant qui réveillerait un mort et un somnifère qui assommerait un cheval (en tisanes)... Et surtout... la ciguë qui sert à tuer monsieur de Mondeville (en tisane ou dans un verre d'alcool.) Si la soirée tourne vraiment mal pour les intérêts de Germaine, tu pourras essayer d'en servir à certains joueurs, **en accord avec l'organisateur**. Attention, tu en as un flacon dans la cuisine et un bocal dans la cave – tous deux sont marqués « Poison, ne pas avaler » – ainsi qu'un plan dans le potager. Tu ne peux pas les utiliser si tu ne les as pas récupérés !

🔗 **Faire de la gnôle.** Germaine comme tous les habitants de la campagne possède de quoi faire une bonne gnôle des familles à réveiller un mort ! Bon tout cela n'est peut-être pas tout à fait légal, la législation étant assez stricte en ce domaine. Mais dans nos campagnes tout le monde passe outre. La gnôle, c'est la tradition ! Nos aïeux en distillaient déjà... Joueuse, tu devras amener une bouteille d'un tord-boyaux de ton choix pourvu que cela soit fort et d'apparence artisanale (enlève l'étiquette). Du Calva serait idéal. Évidemment Germaine n'hésitera pas à en offrir durant la soirée.

Ce que je dis souvent...

🔗 N'oubliez pas de me régler le loyer de mois-ci. Vous avez jusqu'à demain.

🔗 Mon enfant, vous reprendriez bien de cette excellente tisane ?

🔗 Ne croyez pas qu'on roule sur l'or à la Pension Saint-Sauveur !